

FAP

RECHERCHES SUR UN ENSEMBLE DE PLOMBS

TROUVÉS DANS LA SEINE

*Musée des Antiquités de Rouen
et Collection Bossard de Lucerne.*

par Colette LAMY-LASSALLE

Un collectionneur de Lucerne a rassemblé un important ensemble de plombs historiés provenant de dragages effectués à Rouen dans la Seine. Cette collection complète admirablement celle que possède le Musée des Antiquités de la Seine-Maritime. Un certain nombre d'enseignes de pèlerinage ont retenu notre attention.

Rappelons que ces objets aujourd'hui très recherchés, n'ont pas toujours suscité le même enthousiasme : « Ce serait un malheur pour tout le monde et une calamité pour ceux qui aiment les choses intéressantes, belles et authentiques, si on plaçait ces objets au Musée de Cluny ... leur véritable place est au fond de la Seine ». C'est ainsi que s'exprimait l'archéologue Didron en 1861¹.

Il est généralement admis que ces plombs, recueillis dans les fleuves au cours de la deuxième moitié du XIX^e et au XX^e siècle, s'y trouvent de manière tout à fait fortuite. Quelques archéologues ont cru que des gestes rituels, telle une offrande agréable au saint, pouvaient expliquer ces découvertes inattendues². Cette opinion semble aujourd'hui abandonnée, mais il peu paraître étonnant que ces pièces proviennent presque toutes de dragages. En fait, le contact de l'air ou de la terre leur étant néfaste, c'est précisément l'eau dans laquelle ces objets ont été trouvés qui les a sauvés. Si notre ignorance n'est pas totale à l'heure actuelle en ce qui les concerne, rendons en grâce à ces conditions exceptionnelles de conservation dûes, très probablement au hasard.

Nos remerciements vont à M^{me} Bossard qui nous a ouvert sa collection avec tant de générosité, à M^{lle} Jardin, Conservateur honoraire du Musée d'Alençon, à M^{lle} Chirol, Conservateur du Musée des Antiquités de Rouen, à M. Giard, Bibliothécaire au Cabinet des Médailles ainsi qu'à M. Bailly et au Docteur Fournée : leurs connaissances en hagiographie normande ne se trouvent jamais en défaut.

Arthur Forgeais, l'auteur d'un précieux ouvrage sur les plombs historiés³ a été un des premiers à donner une explication de ces découvertes fluviales. A Paris, le Pont-au-Change, autrefois le Pont des Orfèvres, était couvert de maisons d'habitations et de boutiques surchargées de marchandises. Comme les ponts se sont écroulés plusieurs fois dans le fleuve, on s'explique que quantité d'objets de toutes sortes soient ainsi tombés dans les eaux. Emile Mâle⁴ a fait sienne la thèse de Forgeais de même que Dom Leclercq⁵. Mais pour ce dernier, les plombs ne proviennent pas uniquement de maisons écroulées avec les ponts : « Ces objets étant de peu de valeur, une fois brisés et hors d'usage, on les jetait à la boue. Ils roulaient du ruisseau à la Seine. Elle les a gardés et à fini par les livrer ».

HISTOIRE D'UNE COLLECTION

Le Musée de Cluny renferme une importante collection de plombs trouvés à Paris par Arthur Forgeais. Le Musée des Antiquités de Rouen est infiniment moins riche en ce domaine⁶. Dans une vitrine sont conservées une centaine de pièces provenant de dragages effectués dans le fleuve et ayant fait l'objet de différents achats ou dues à quelques généreux bienfaiteurs. On est surpris, que dans la grande cité normande, un plus grand nombre de ces sujets n'aient été, comme à Paris, précieusement recueillis afin d'être exposés au Musée de cette ville. Pourtant dans le *Bulletin de la Commission des Antiquités de la Seine Inférieure*⁷, on lit que « MM. les Ingénieurs chargés des travaux de dragage ont promis en 1883 à M. Maillet du Boullay (il était alors le conservateur du Musée des Antiquités) de lui réserver les trouvailles qu'ils pourraient faire ». Mais comme nous le verrons, cette promesse ne paraît pas avoir été tenue. M. Maillet du Boullay, fort âgé, avait semble-t-il, une activité réduite et nous n'avons trouvé mention d'aucun achat d'enseignes sur le registre d'inventaire du Musée entre les années 1887 et 1897. Il s'agit là, cependant, d'une époque qui fut fertile en travaux publics et on sait que ces entreprises donnent souvent lieu à des découvertes tout à fait inespérées.

C'est en 1961 que M^{lle} Jardin, conservateur des Musées d'Alençon, eut l'occasion de voir à Lucerne, en Suisse, dans une collection privée, un très important ensemble de plombs historiés. Quel ne fut son étonnement en apprenant que ces objets avaient été trouvés à Rouen entre 1885 et 1895, par des ouvriers travaillant à la construction d'un pont. Par l'entremise d'un antiquaire, ils avaient été vendus à un orfèvre suisse. Ces achats effectués au fur et à mesure des découvertes se seraient échelonnés sur plusieurs années. La plus grande partie de

cette collection est actuellement la propriété du fils et successeur de cet orfèvre, M. Bossard.

Dès qu'elle eût examiné ces objets conservés par la famille Bossard, M^{lle} Jardin exprima à M^{lle} Chirol, récemment nommée conservateur du Musée des Antiquités de Rouen, son extrême étonnement devant cette collection de plombs rarissimes. Cette dernière lui suggéra l'explication suivante. En 1884 est décidée la construction du Pont Boïeldieu, ouvrage métallique construit par la Société Fives-Lille au bas de la rue Grand Pont. Il est situé sur l'emplacement de l'ancienne artère romaine et a succédé au Pont Mathilde, construit par la petite fille de Guillaume le Conquérant, puis au pont de bateaux de 1630 et au pont suspendu élevé par les frères Seguin en 1836. Il permettait seul de se rendre d'une rive du fleuve à l'autre, et les pèlerins étaient contraints de le traverser. Bien que ni le pont Mathilde, ni le pont de bateaux n'aient été couverts de maisons comme ceux de Paris, on peut penser que les vendeurs d'objets pieux y exposaient leur marchandise et sollicitaient là les pèlerins. Il n'est donc pas surprenant que ce soient les ouvriers travaillant dans le fleuve qui aient fait des découvertes importantes. Et sans doute ont-ils remis subrepticement leurs trouvailles - sans en avertir les ingénieurs - à l'antiquaire qui alerta l'orfèvre suisse. Il s'agissait peut-être des célèbres antiquaires parisiens, MM. Rollin et Feuarent qui, d'après Alfred Danicourt⁸ possédaient en 1886 « une collection de plus de 600 pièces ou objets de plomb ou d'étain recueillis pendant de longues années dans les dragages de la Seine » à Rouen. Il y avait là, ajoute l'auteur, « un ensemble digne d'entrer dans un musée et des documents précieux pour une publication spéciale ». Bien que le nombre des pièces signalées soit très inférieur à celui de la collection Bossard, l'ensemble décrit par Alfred Danicourt aurait pu être vendu au bijoutier de Lucerne.

Grâce à l'amabilité extrême de M. et M^{me} Bossard qui se sont particulièrement attachés à leur collection de plombs français, nous avons eu l'occasion d'examiner sur place ces objets assez exceptionnels. Quelques uns d'entre eux furent pour nous de vieilles connaissances : en effet le Musée de Cluny en conserve un certain nombre qui ont dû être coulés dans le même moule, et nous avons eu récemment l'occasion de retrouver d'autres enseignes conservées au Musée Lyonnais des Arts décoratifs dont l'origine est identique. La collection suisse se compose de près de quinze cents pièces dont quelques unes ne sont que des fragments mais présentent eux aussi un très grand intérêt. Le classement systématique et le catalogue n'en ont pas encore été faits. On y voit de petits plombs évoquant des

objets usuels tels que des clefs, des bagues, des roues, des épées, et encore quelques insignes du parti bourguignon rappelant le rôle aussi bien politique que religieux de ces bibelots. Mais on y remarque surtout un grand nombre d'enseignes de pèlerinage dont plusieurs sont tout à fait inconnues. Ce sont ces dernières qui feront plus particulièrement le sujet de notre étude. Contrairement aux collections trouvées à Paris, on ne voit à Lucerne ni méreaux de corporation, ni jetons ecclésiastiques, ni même de ces pièces gravées recto-verso qui servaient de monnaies entre les marchands et leurs ouvriers.

LES ENSEIGNES DE PÈLERINAGE

Nos recherches portent essentiellement sur les enseignes de pèlerinage n'ayant encore jamais fait l'objet d'une étude. Mais il nous paraît nécessaire d'expliquer le mot enseigne que nous utilisons pour caractériser ces plombs portés par les pèlerins, car ce terme est bien souvent l'objet de confusion. On appelle enseigne d'après Forgeais « tout objet de métal, médaille, bijou, figurine, qui s'attachaient à la Berette aux XIII^e, XIV^e et XV^e siècles. La petite vierge de plomb cousue sur le bonnet de Louis XI était une enseigne ».

Ce mot vient du latin *insigna* et a le sens de remarquable. S'il a été longtemps utilisé, il faut noter qu'il a été remplacé au début du XIX^e siècle par le mot *insigne*, substantif masculin pratiquement employé aujourd'hui. Comme il s'agit d'objets anciens, c'est le vieux mot d'enseigne que nous utilisons.

En ce qui concerne l'origine de ces enseignes, on peut la quérir très loin dans le temps. De bonne heure, les pèlerins ont cherché à se procurer l'objet-témoin qui attesterait de manière concrète la réalisation de leur voyage, et resterait pour eux une divine protection. Déjà, en Palestine, écrit M. André Grabar⁹, on sait que « sa visite terminée, le pèlerin emportait souvent avec lui une « bénédiction » qui pouvait être un simple caillou ou un rameau et un fruit cueillis dans le jardin de la *memoria* ».

Au moyen âge, le pèlerin est muni de l'enseigne accrochée à son manteau ou fixée à sa coiffure ; elle va le protéger contre les difficultés de la route. Son vêtement pouvait même en être couvert. Il était alors gardé précieusement et pouvait être utilisé comme linceul. C'est pourquoi l'on s'étonne que ces plombs, attachés aux habits dans lesquels les morts étaient ensevelis n'aient pas été trouvés plus souvent dans les tombes¹⁰.

La dimension des enseignes est variable et oscille entre deux et huit centimètres. Elles s'accrochent à l'aide d'une épingle fixée au

dos ou par quatre anneaux placés à chaque angle. Leur forme est essentiellement liée à la technique qui est celle d'un objet fondu dans un moule de pierre. L'artisan doit tailler cette pierre afin d'y fondre le motif attendu. Le plomb est ensuite coulé dans le moule et ainsi fabriqué en « grande série » dans une matière peu coûteuse. Pour cette raison sans doute, ces pièces sont généralement classées par les archéologues parmi les collections d'art populaire.

Les moules sont en ardoise, en argile ou en schiste. Taillés en creux, ils comportent de petits canaux qui laissent échapper le métal en fusion. Le nombre de sujets exécutés avec une seule matrice est impossible à déterminer, mais il est certain qu'il devait être considérable. Des pierres gravées ayant servi à mouler des enseignes ont aussi été retrouvées au cours de dragages à Paris et à Rennes¹¹, mais la collection Bossard n'en renferme pas.

L'utilisation du plomb n'est pas antérieure au XIII^e siècle. Son emploi pour un objet religieux était exceptionnel. Autrefois, les Chrétiens le redoutaient comme ayant un lien avec la magie. Ce « plomb vil » était considéré comme une pauvre matière. Puis, son commerce s'est officialisé et à partir du XIII^e siècle, il a été utilisé par les « bateurs d'étain ». Le Livre des Métiers¹² qui date de cette époque, précise que les bateurs sont les « ouvriers de toutes les menues œuvres que on fais d'estain et de plon à Paris ». Le plomb n'est mentionné dans les Statuts d'aucun autre métier. Pour Sauval¹³ l'ouvrier porte le nom de « Biblotier » et « c'est un faiseur et mouleur de petites images en plomb qui se vendaient aux pèlerins et autres... »

Si l'emploi du plomb est d'une date relativement récente, la technique du moulage est fort ancienne et remonte à la plus haute antiquité. C'est du début de l'ère chrétienne que datent les célèbres ampoules d'argent trouvées en Terre Sainte. Comme les enseignes, elles étaient rapportées par les pèlerins et avaient un caractère prophylactique.

En examinant les enseignes, on remarque à quel point leur valeur artistique est inégale. Si certaines d'entre elles sont des œuvres de rare qualité, la plupart sont dûes à de simples artisans plus aptes à faire une copie qu'une pièce originale. Les « biblotiers » devaient être chargés de fondre ces objets, une véritable *numismatique populaire*. On moulait aussi des méreaux de corporation, des méreaux fiscaux, des jetons ecclésiastiques et toutes sortes de petits plombs que décrit si bien Forgeais dans les six volumes de son ouvrage.

Les moules servant à couler ces pièces étaient utilisés un grand nombre de fois et il s'agit là d'une industrie très féconde¹⁴. On ne peut

préciser l'endroit où tous ces plombs ont été coulés. D'après Forgeais, ils étaient fabriqués dans les villes. En effet, il devait y avoir dans de grandes cités comme Rouen des ateliers ou des officines qui fabriquaient des objets destinés aux lieux de culte de la région. Mais nous n'avons aucune preuve de cette localisation alors qu'un certain nombre d'édits datant des XIII^e, XIV^e, XV^e et XVI^e siècles précisent que les enseignes étaient soit fondues, soit vendues sur le lieu même des pèlerinages, souvent au profit exclusif des religieux¹⁵.

L'époque de leur grande diffusion se situe au XIV^e et au XV^e siècle. Elle correspond à celle de l'expansion du culte des saints qui est en lien direct avec celui des reliques. Nous n'essayerons pas, comme l'a fait Forgeais, de situer ces plombs dans le temps, car rien n'est plus délicat que de dater des pièces de caractère populaire et artisanal. En nous fondant sur l'époque de leur diffusion, disons que c'est à la fin du moyen âge qu'ont sans doute été exécutées la plupart des enseignes de pèlerinage, soit entre le XIV^e et le XV^e siècle.

Leur examen permet de saisir comment les pèlerins de l'époque se représentaient les saints vénérés dont les reliques « mettaient les foules en mouvement ». La dévotion, alors, était telle que le clergé n'avait pas à exciter la foi des fidèles, mais bien plutôt à modérer leur ardeur. Comme l'écrit Mâle, « les saints arrachaient l'homme à sa vie monotone et l'obligeaient à prendre le bâton et à courir le monde ».

A partir du XIII^e siècle, les lieux de culte les plus visités par les Français furent sans doute Saint-Nicolas de Bari, Saint-Jacques de Compostelle, Saint-Martin de Tours et le Mont Saint-Michel. Mais il est important de noter qu'une dispense pouvait être accordée, autorisant certains de ceux qui ne pouvaient faire un pèlerinage lointain à se rendre plus près de leur domicile. C'est ainsi que les Parisiens allaient à Saint-Leu d'Esserent ou à Saint-Faron de Meaux. En Normandie, mis à part le très célèbre et très important culte à l'archange au Mont Saint-Michel, il existait des pèlerinages secondaires. C'est plus particulièrement à ceux-là qu'ont trait les enseignes trouvées à Rouen.

Comme tous les habitants de cette époque, les Normands allaient vénérer les saints patrons de leur confrérie dont l'intervention était bénéfique. Partant pour le pèlerinage, ils invoquaient, bien sûr, saint Christophe, les jeunes femmes en couche se mettaient sous la protection de sainte Marguerite, les blanchisseuses sous celle de sainte Austreberthe et les mariniers imploraient saint Nicolas. C'est sainte Barbe qui devait les protéger au cas où une mort subite ne leur laisserait le temps ni de se confesser ni de communier.

ENSEIGNES DE PÈLERINAGE DU MUSÉE DE ROUEN ET DE LA COLLECTION BOSSARD DE LUCERNE

Cette étude porte exclusivement sur les enseignes provenant du Musée des Antiquités de Rouen et de la collection de Lucerne. Elles concernent les saints et les saintes dont les noms suivent et que nous citons par ordre alphabétique : Austreberthe, Barbe, Catherine, Christophe, Eloi, Eustache, Gorgon, Jean-Baptiste, Laurent, Marguerite, Michel et Nicolas. Six enseignes représentant la Vierge seront aussi examinées.

Pour tenter d'expliquer la présence des saints, nous avons recherché les liens qui les unissent à la région rouennaise et nous nous sommes efforcés de trouver des études d'archéologues locaux permettant de situer l'importance de leur culte en Normandie¹⁶. Il s'agit là d'une étude succincte qui mériterait grandement d'être approfondie.

Sainte Austreberthe. (fig. 1 et 2)

Deux enseignes trouvées à Rouen dans la Seine sont actuellement au musée de cette ville. L'identification de la première d'entre elles est simple (fig. 1) : sainte Austreberthe debout, couronnée, en robe d'abbesse, tient de la main gauche un écouvillon. Un loup campé sur ses pattes de derrière s'appuie sur le bras droit de la sainte. En haut et à gauche, sont pendus des fers de captifs. Au bas, des lettres fort détériorées permettent difficilement de lire « AUSTREBER ». La partie droite de l'enseigne a dû disparaître presque totalement. Cette représentation de la sainte sur une enseigne de pèlerinage est exceptionnelle.

Sur une autre enseigne d'un style différent (fig. 2), plus raffiné mais qui pourrait être de la même époque (XV^e siècle environ) c'est sans doute encore sainte Austreberthe. Elle porte une robe d'abbesse et une sorte de voile lui couvre la tête. L'animal qui s'appuie sur elle a l'aspect d'un mouton, mais il est possible que l'artiste ait très approximativement songé à représenter un loup. L'écouvillon est pendu à sa gauche. Du même côté, mais un peu plus bas, un personnage agenouillé paraît solliciter l'intervention de la sainte. Le phylactère qui pend au côté droit porte des lettres qui pourraient être : « AMDAN », et dont nous n'avons pas encore trouvé la signification. Dans la partie haute, un blason effacé dont le chef est placé de biais est couronné par deux anges. La sainte elle-même ne porte pas l'emblème princier.

De lignée royale, sainte Austreberthe est la fille de Badefroy, comte de Hesdin et de sa femme sainte Framéchilde¹⁷. Née en 630 à

Marconne, près de Théroouanne, elle vit dans le palais de son père avant de devenir abbesse de Pavilly où elle fait de nombreux miracles. La sainte éteint un four en flammes et apprivoise le loup qui transportera le linge de l'abbaye à la place de l'âne par lui-même dévoré. Elle aurait aussi délivré des prisonniers. D'après le Bénédictin, dom Hilaire Bertin¹⁸, le prieuré de Sainte-Austreberthe, à Pavilly, aurait été fondé en 664 par Amalbert.

A l'époque des invasions normandes, son corps fut transféré de Pavilly à Montreuil-sur-Mer où ses reliques se trouvent encore. L'église Saint-Saulve conserve toujours sa crose célèbre¹⁹.

Les pèlerinages normands de Pavilly ont connu une grande vogue et près de la source de la rivière Austreberthe, les malades se trempaient pour guérir leurs rhumatismes. Le culte de la sainte reste très local et il est inconnu dans toute la région parisienne. En Seine-Maritime, plus de trente lieux (chapelles et confréries de blanchisseuses dont elle était la patronne) lui étaient consacrés. L'église de Veauville-les-Baons lui est dédiée. Sur les calendriers des *Heures à l'usage de Rouen*, datés du xv^e siècle, à la date du 10 février, le nom d'Austreberthe est constant.

En Picardie où la sainte est aussi très vénérée, l'épisode du loup remplaçant l'âne-blanchisseur est inconnu.

Sainte Barbe ? (fig. 3)

Il est important de signaler que cette enseigne du Musée de Rouen est un don d'Arthur Forgeais qui aurait ainsi étendu ses largesses au-delà du département de la Seine.

Bien qu'elle ait été inventoriée comme une sainte Catherine (fig. 3) nous pensons qu'elle est peut-être à l'image de sainte Barbe et que cette ancienne attribution proviendrait d'une erreur. Toutefois, avec son style un peu lourd, elle ne paraît pas avoir inspiré le « bibliotier » de l'époque et elle supporte assez mal la comparaison avec l'élégante silhouette de sainte Catherine que conserve le Musée de Rouen.

Chacun sait l'histoire légendaire de sainte Barbe. Elle fut enfermée par son père dans une tour, afin de la protéger des remous que commençait à soulever la religion chrétienne. Cette tour est généralement percée de trois ouvertures symbolisant la Sainte-Trinité ; il n'en est pas de même sur notre enseigne. Une jeune suppliante est à genoux à ses côtés, ce qui n'est pas habituel.

Sainte Barbe a de nombreuses attributions : la principale est la protection contre la mort subite, la « male mort ». On l'évoque aussi

contre la foudre. Cette foudre devait frapper son bourreau qui n'était autre que son père, et la sainte devint par la même occasion la patronne des artilleurs. A cause de l'analogie avec les boulets d'artillerie, les balles du jeu de paume et en raison d'un grossier jeu de mots : paume = palme, on lui met dans les mains la palme du martyr. C'est encore pour une raison d'assonance qu'elle est la patronne de la corporation des vergetiers, les fabricants de brosses à habit ou vergettes fabriquées avec la barbe des chèvres.

Son premier sanctuaire est celui de Sainte-Barbe-en-Auge, dans l'ancien diocèse de Lisieux. Son culte y est attesté dès le premier tiers du xii^e siècle par le sceau du chapitre portant son effigie sur un acte de 1128.

Les trois boules placées sur la tête de la sainte ont un caractère un peu exceptionnel. S'agirait-il tout simplement de trois boulets d'artillerie ? Mais ne serions-nous pas alors devant une image de sainte Avoie ? Très populaire aussi en Normandie, et en particulier à Gisors, on y venait la prier pour les enfants qui ne marchaient pas. Si nous devons nous arrêter à cette dernière affectation, nous verrions sur son chef les trois pains d'une blancheur éclatante que lui apportait un ange chaque semaine.

Sainte Catherine. (fig. 4 à 7)

On trouve deux enseignes représentant sainte Catherine dans la collection Bossard et on en voit deux autres au Musée de Rouen. Elles diffèrent quelque peu de celle que décrit Forgeais²⁰. Sur l'une d'elles (fig. 4), la sainte couronnée et nimbée porte une robe d'apparat dont elle relève quelques plis de la main gauche. A ses côtés sont la roue et l'épée de son supplice. L'autre, conservée aussi à Lucerne (fig. 5) est assez semblable, mais elle est de plus grande dimension. On lit au bas : « S. KATELINE ».

Au Musée de Rouen une enseigne peut être rapprochée de cette dernière (fig. 6) bien que les têtes en soient assez différentes. De sa main droite elle porte une plume et l'inscription est plus complète : « S. KATELINE DU MONT DE ROUEN ».

La dernière a un caractère plus artisanal. On voit Catherine, couronnée et nimbée, mais vêtue d'une robe moins ajustée. La roue apparaît toujours auprès de la sainte. Une jeune suppliante agenouillée auprès d'elle lui demande son intercession. On lit encore : « DU MONT DE » (fig. 7).

La vie de sainte Catherine, vierge et martyre d'Alexandrie, est toute fabuleuse. Sa dépouille mortelle ayant été transférée au Mont-Sinaï, les pèlerins se rendant en Terre Sainte allaient souvent jusqu'à son tombeau. Du Mont-Sinaï, le culte de sainte Catherine s'implanta à Rouen au XI^e siècle. Grâce à Goscelin, Vicomte de Rouen, le moine du Mont-Sinaï, Siméon, avait donné des reliques de la sainte au monastère de la Trinité-du-Mont-de-Rouen, qui prit alors le nom de Sainte-Catherine²¹. Une copie de la charte de Robert le Magnifique (1030-1035), datant de la fin du XI^e siècle, rappelle la donation faite par Goscelin d'une terre à la Trinité-du-Mont²². De nombreux pèlerinages y ont lieu et les fidèles ont bien souvent gravi la côte Sainte-Catherine pour y vénérer la très populaire patronne des charrons, des étudiants et des jeunes filles. Le long du chemin qui conduisait à la fois au monastère Sainte-Catherine et au prieuré Saint-Michel, des marchands vendaient des souvenirs aux pèlerins²³. L'existence de ce monastère et du pèlerinage explique d'une façon satisfaisante la découverte des enseignes à l'image de la sainte sous le pont de Rouen.

Saint Christophe. (fig. 8)

L'image du Musée de Rouen (fig. 8) est d'une qualité très supérieure à celle que reproduit Forgeais²⁴. Le saint s'appuie sur un tronc d'arbre pour passer le fleuve. L'enfant Jésus qu'il porte sur son dos tient de sa main gauche un globe crucifère.

Saint Christophe était considéré, de même que saint Jacques comme le patron des pèlerins. Ils l'invoquaient quand il devait passer une rivière à gué. Il était aussi, comme sainte Barbe, imploré contre la mort subite et il suffisait de voir sa grande image pour être assuré de ne pas mourir dans la journée.

En Seine-Maritime, une vingtaine de chapelles ou de sièges de confrérie lui sont dédiés et à Réalcamp, l'église Saint-Christophe était un lieu de pèlerinage²⁵.

Saint Eloi (fig. 9)

Le saint Eloi qui fait partie de la collection Bossard (fig. 9) rappelle étrangement celui que reproduit Fleury²⁶. Il porte le costume et la mitre d'évêque, est assis sur une sorte de trône et à ses côtés est un grand fer à cheval. Il bénit de la main droite et tient un marteau de la gauche.

On peut aussi rapprocher cette image d'un méreau de corporation des maréchaux-ferrants reproduit par Forgeais. Le maréchal-ferrant et l'orfèvre le vénéraient comme leur saint patron.

Saint Eloi vécut à Rouen avant de se rendre à Noyon et sa vie fut écrite par saint Ouen, évêque de Rouen qui fut un de ses disciples. Les orfèvres avaient fait représenter sa vie sur les vitraux de leur maison commune située près de la Tour du Gros-Horloge ainsi que sur ceux de Saint-Ouen. En Seine-Maritime, son culte est établi en plus de soixante lieux.

La chapelle Saint-Eloi de Nassandres, dans l'Eure, fut un but de pèlerinage important. On y voit encore de nombreux ex-votos et des fers à cheval autour d'une statue du saint.

Saint Eustache. (fig. 10 et 11)

Nous présentons deux enseignes de saint Eustache, alors que Forgeais n'en cite aucune dédiée à ce saint. Une d'entre elles fait partie des collections de Lucerne (fig. 10) et l'autre, assez endommagée, est au Musée de Rouen (fig. 11).

Eustache, avant sa conversion, s'appelait Placidus et commandait à Rome la milice. Il est, ici, placé entre ses deux enfants, et paraît bien perplexe : l'un, sur une rive, est enlevé par un lion, et le second, sur l'autre rive, par un loup, scène représentée en un seul épisode, alors que sur le célèbre vitrail de Chartres, elle illustre deux médaillons. Le saint en orant est barbu et nimbé. Il est vêtu d'une tunique courte qui correspond tout à fait à l'habillement de l'époque. Les deux enseignes sont inscrites dans un cadre et forment une plaque ajourée.

En Seine-Maritime, on dénombre une trentaine de confréries de saint Eustache qui était très vénéré à Rouen. On trouve son histoire au portail de la Calende, à la Cathédrale où il avait une chapelle, et sur un vitrail de Saint-Patrice. Bourg-Achard, dans l'Eure, où quatre bas-reliefs du XV^e siècle représentent sa vie, était le siège d'une très importante confrérie de ce saint. Toujours dans l'Eure, à Montauve, les jeunes enfants étaient bien souvent conduits à la Fontaine Saint-Eustache²⁸. Il était le patron des chasseurs et des chevaliers. Ce saint forestier était très populaire dans ce pays de bois et de sylvies²⁹.

Saint Georges. (fig. 12)

Les deux enseignes de saint Georges qui font partie de la collection Bossard sont très comparables à celle que décrit Forgeais. Toutefois, la petite princesse étant absente de celle qui fut trouvée à Paris, nous avons cru bon de présenter l'une d'entre elles (fig. 12).

Saint Georges attaque le dragon de la main droite et tient son bouclier de la gauche. Il enfonce la lance dans la gueule du monstre qui se tord à ses pieds. La princesse assiste sans s'émouvoir à la scène,

tenant en ses mains la ceinture qui va lui permettre de ramener le monstre. Le cavalier est traité avec beaucoup de talent et de finesse, alors que la princesse est d'un art plus fruste. La forme du casque et l'arrêt de la lance pourraient permettre de dater cette pièce du XIV^e siècle.

La légende de saint Georges a connu une considérable diffusion et aucun chevalier n'a eu dans l'histoire une telle renommée. La chronique de Fontenelle³⁰ rapporte que, vers 750, on vit arriver à Port-Bail (Manche) un vaisseau contenant une cassette où se trouvait une partie de la mâchoire du saint martyr. Cette relique aurait été transportée à Brix, puis donnée à l'Abbaye de Fontenelle (aujourd'hui Saint-Wandrille).

Sans être un centre de pèlerinage, l'abbaye de Saint-Georges de Boscherville, près de Rouen, fut un haut lieu de la chrétienté et on pourrait chercher là un lien avec notre enseigne.

Saints Gorgon et Dorothee. (fig. 13)

Ce plomb de la collection Bossard représente les saints Gorgon et Dorothee (fig. 13). Placés dans un encadrement polylobé, ils portent le costume court qui est simplement celui des personnages de l'époque. C'est d'ailleurs le même dont est revêtu saint Eustache, sur l'enseigne contemporaine décrite plus haut. Ils tiennent dans leurs mains un gril et un chien. On lit sur la partie gauche du cadre « S. GOURG N ».

Ils appartenaient tous deux à la maison de Dioclétien et furent martyrisés ensemble au cours du III^e siècle, à Nicomédie. Leur supplice est diversement décrit par des auteurs anciens. D'après la Légende dorée, on les fit mettre sur un gril et on les donna en pâture aux chiens. Peut-être est-ce là l'explication des attributs qu'ils tiennent dans leurs mains.

On trouve des statues de saint Gorgon dans l'Eure à Thuit-Signol et à Tilleul-Dame-Agnès. On dénombre une douzaine de confréries de saint Gorgon en Seine-Maritime. Des pèlerinages au saint avaient lieu à Canteleu, et près de Saint-Martin de Boscherville, au hameau du Genetay. Une chapelle consacrée à saint Gorgon s'y voit encore³¹ et d'impures superstitions empruntées au paganisme s'y sont longtemps perpétuées. Les paysans des alentours n'ont pas oublié la fête du 9 septembre où se rendaient en foule les fiancés.

Dorothee paraît inconnu, aussi bien en Normandie que dans la région parisienne, et son nom n'est pas inscrit sur l'enseigne. S'il est placé là auprès de saint Gorgon, c'est qu'ils ont été martyrisés le même jour.

Saint Jean-Baptiste. (fig. 14)

La plupart des enseignes de saint Jean-Baptiste sont celles des pèlerins de la cathédrale d'Amiens qui possédait comme très précieuse relique une partie de son chef. La tête du précurseur y est représentée comme un cercle parfait³². Ces plombs devaient être vendus à Amiens le jour de la fête du saint, le 24 juin.

La collection Bossard possède un saint Jean-Baptiste (fig. 14) tout différent. Il est figuré en pied, la tête nimbée, vêtu de peaux de bêtes et portant de sa main gauche une croix et l'agneau pascal. Suivant la tradition, de la main droite il montre l'agneau.

Bien que l'enseigne de la collection Bossard ait été trouvée à Rouen, c'est bien probablement du souvenir d'un pèlerin amiennois qu'il s'agit. Toutefois, rappelons la chapelle Saint-Jean du Temple au Mont-Roty, en Seine-Maritime. Elle était l'objet d'un grand pèlerinage qui attirait plus de sept cents paroisses. Cette chapelle fut démolie en 1851, et le pèlerinage transféré dans l'église paroissiale de la Madeleine³³.

Saint Laurent. (fig. 15)

Cette enseigne du Musée de Rouen (fig. 15), bien que d'une facture un peu fruste mérite d'être signalée. Nous ne connaissons pas d'autres représentations de saint Laurent sur des pièces destinées aux pèlerins. Le saint est nimbé, il tient un livre de la main gauche et le gril, instrument de son martyre, de la droite. Comme Etienne et Vincent, il fut l'un des premiers diacres et en porte le costume. Il repose sur un petit socle, ce qui est inhabituel.

C'est un méreau de la corporation des rôtisseurs, dont il était le patron, qui doit être rapproché de l'enseigne³⁴. Ceci rappelle une fois de plus l'analogie entre ces objets de caractère différent qui étaient pourtant fondus par les mêmes artisans.

Le célèbre diacre fut très populaire en Normandie, il était réputé guérir plus particulièrement les brûlés et les victimes d'une maladie de peau. Les confréries de pompiers, de verriers, l'avaient pris pour patron. Il y avait à Bourgheroulde, dans l'Eure, un pèlerinage à saint Laurent. On y voit encore une belle statue du saint datant du XVI^e siècle³⁵.

Sainte Marguerite. (fig. 16)

La collection Bossard possède une enseigne de sainte Marguerite (fig. 16). Bien que nous n'en connaissions actuellement aucune autre qui puisse lui être comparée, elle est facile à identifier. La sainte,



nimbée, tient de sa main gauche la croix qui lui a permis de crever le dos du dragon et de sortir indemne. Une longue chevelure descend sur ses épaules et on distingue assez mal son vêtement. Le dragon à tête humaine semble bien vivant malgré la mutilation dont il vient d'être l'objet. Sa longue queue est ornée de ces bossettes entourées d'un cercle qui forment un des principaux ornements des enseignes. Ce genre de motifs, si souvent répétés, donne à penser que le répertoire décoratif de ces fondeurs devait être assez modeste.

Bien que cette extraordinaire légende n'ait aucune valeur historique, sainte Marguerite, dont la « clientèle » était toute féminine, fut toujours très en faveur auprès des femmes en couche. Elle les soulageait par sa ceinture qui lui avait permis de lier le dragon. A défaut de la ceinture, il était recommandé d'appliquer sur le ventre des femmes en travail la « Vie » de la sainte.

Sainte Marguerite était très populaire en Normandie. Un certain nombre d'églises ont une chapelle qui lui est dédiée ou sont le siège d'une confrérie de la sainte. Elle fut particulièrement vénérée à Saint-Léger du Bourg-Denis, en Seine-Maritime, où un pèlerinage pour les femmes enceintes était encore en faveur en 1871, à l'époque où écrivait l'Abbé Cochet³⁶. L'église de La Lande-Patry, dans l'Orne, possède, dit-on, des reliques de cette martyre.

Saint Michel. (fig. 17)

Il y a dans la collection Bossard une quinzaine d'enseignes de saint Michel et le Musée de Rouen en conserve cinq. Ce sont, de loin, les plombs représentant l'archange qui ont été trouvés en plus grand nombre dans la capitale normande.

Dans une étude consacrée aux plombs de pèlerinage du Mont Saint-Michel nous avons déjà décrit ces pièces et y renvoyons le lecteur³⁷. Étaient-elles toutes destinées aux pèlerins du Mont Saint-Michel ou au prieuré Saint-Michel du Mont-Gargan de Rouen³⁸ ?

La date à laquelle les moines de Saint-Ouen de Rouen ont décidé de s'annexer un prieuré dédié à saint-Michel sur une hauteur à l'est de Rouen est contestée. Nous retiendrons celle de 1205 : Une copie de la deuxième moitié du XI^e siècle nous donne le texte de cette charte de Richard II (1025-1026) confirmant les biens donnés à Saint-Ouen par Raoul Tourte : « *id est Montem Sancti Michaelis cum ecclesia et pratis ad eam pertinentibus super fluvium Rodhebec, quam dedit Rodulfus qui prenominabatur Torta...* »³⁹

D'après Lucien Musset, les moines de Saint-Ouen auraient tenté de créer à Rouen sur l'actuel Mont-Gargan, un « petit Mont Saint-Michel fonctionnant à leur bénéfice exclusif »⁴⁰.

Bien qu'il y ait eu à Rouen, à cette époque, de grandes processions le jour de la fête de l'Archange, il ne faut pas oublier l'importance considérable du pèlerinage au Mont-Saint-Michel. La confrérie des pèlerins rouennais sur la paroisse Saint-Nicaise est signalée depuis le 2 mars 1395.

Si le prieuré Saint-Michel du Mont-Gargan a pu être une sorte de pèlerinage de remplacement, un « jumelage » du grand Mont Saint-Michel, c'est bien à ce dernier, semble-t-il, que se rendaient en foule les pèlerins rouennais et c'est de là qu'ils auraient rapporté leurs souvenirs.

A l'appui de cette thèse, nous rappellerons une des enseignes du Musée de Rouen où la Vierge est entourée de saint Michel et de l'évêque Aubert (fig. 17). Elle évoque certainement l'épiphanie de l'archange dont fut favorisé l'évêque d'Avranches et qui présida à la construction de l'abbaye du Mont Saint-Michel. Saint Aubert, dont l'iconographie est très pauvre, apparaît sur quelques modèles de ce type. Peut être s'agit-il d'une pièce destinée au pèlerinage de Notre-Dame de Tombelaine, fondation du XII^e siècle dans l'île de ce nom, proche du Mont Saint-Michel.

Saint Nicolas. (fig. 18)

Le saint Nicolas de la collection Bossard (fig. 18), en costume d'évêque, est muni de sa crosse. A sa droite, est le saloir d'où surgissent les trois enfants. Un premier cadre circulaire, brisé, s'inscrit dans un cadre rectangulaire, où se lit en bas : « ROGERMAS C »⁴¹ et en haut « S. NICOLAS C ». Cette inscription est surmontée d'un blason à trois fleurs de lys soutenu par deux anges.

C'est aux jetons de confrérie qu'il faut se référer pour retrouver la célèbre légende des enfants dans le saloir. Un seul prototype a dû être mis sous les yeux de l'artisan chargé de représenter le grand thaumaturge, à la fois sur un jeton de la confrérie des marchands de vins, et sur l'image destinée aux pèlerins. Cette scène qui n'apparaît guère avant le XIV^e siècle est évoquée sur l'enseigne avec un fraîcheur et un naturel assez exceptionnels.

Saint-Nicolas de Bari était un des pèlerinages majeurs de la chrétienté. Il est probable que l'importance du culte de ce saint en Normandie vient de la coïncidence entre le transfert de ses reliques de Myre à Bari et l'épopée normande en Calabre en 1087. L'abbé Guery⁴² insiste sur la popularité de saint Nicolas et sur l'importance du rôle joué par le duc Roger à qui l'on devrait la diffusion de son culte au bord de la Manche. Le nombre de chapelles qui lui sont dédiées, toutes postérieures à la fin du XI^e siècle, est en effet considé-

nable. En Seine-Maritime, il est honoré dans plus de trois cent trente trois lieux de culte, et on peut en compter sans doute autant dans l'Eure. S'il n'y a, dans cette région, aucun lieu majeur dédié au saint confesseur qui puisse rivaliser avec Saint-Nicolas-du-Port en Lorraine, on ne saurait assez insister sur l'importance de son culte au pays normand. A Veules et à Malleville, en Seine-Maritime, il a fait des miracles. A Pont-Saint-Pierre sur l'Andelle, dans l'Eure, l'église Saint-Nicolas a toujours été un lieu de pèlerinage.

Pour Perdrizet « c'est surtout par des témoignages relatifs aux confréries et aux métiers d'autrefois que l'on peut réaliser la place que ce saint tout légendaire tenait dans la vie de nos aïeux ». Il était le patron des marchands de vin, mais il fut aussi vénéré par les marinières et il est normal que les bateliers de la Seine aient recherché son patronage. A partir de 1306, les marinières célébraient une messe tous les dimanches à la chapelle Saint-Nicolas de la Cathédrale de Rouen⁴³.

Représentations de la Vierge. (fig. 19 à 24)

La collection Bossard renferme quatre différents types de Vierges qui ne peuvent être rapprochées d'aucune autre. Il est bien difficile de les localiser :

L'une d'elles (fig. 19) assise, couronnée, dont la tête volumineuse fait contraste avec un corps de modeste dimension, tient de la main droite une branche de lys et de la gauche l'enfant Jésus, debout. Sa robe est richement décorée de ce motif de billettes très fréquent dans l'art des enseignes. Aux pieds de l'enfant se trouvent deux fers évoquant ainsi la protectrice des prisonniers. Sur la base, on lit : « S MARIA ».

Debout et couronnée, plus élancée, la deuxième (fig. 20) est vêtue d'une longue robe drapée et d'un corsage qui moule deux petits seins ronds. Elle porte le Christ assis sur son bras gauche. Assez étrangement, le nimbe de l'enfant a l'aspect d'un turban. De chaque côté sont deux anges porteurs de cierges.

La troisième Vierge, entourée d'un riche cadre rectangulaire pourrait être Notre-Dame de Boulogne (fig. 21). Elle tient son fils dans ses bras et semble assise sur une coque de bateau. On voit encore, en bordure du cadre, les quatre attaches qui servaient à accrocher l'enseigne au vêtement. On sait la légende de la Vierge arrivée dans le port de Boulogne sur un vaisseau sans équipage. C'est là que pour célébrer sa venue miraculeuse une église lui fut élevée, où elle a été vénérée pendant des siècles. Mais son culte fut particulièrement en

faveur à la fin du moyen âge qui correspond à l'époque de la diffusion de nos enseignes. Ainsi, Philippe-le-Bel, après s'y être rendu en pèlerinage de gratitude voulut faire élever au bord de la Seine une sorte de « succursale » au sanctuaire de Notre-Dame de Boulogne-sur-mer. Elle fut construite en 1319 au village de Menus-lez-Saint-Cloud ; c'est aujourd'hui l'église Notre-Dame de Boulogne-sur-Seine.

Sous un portique gothique cantonné de deux tourelles, Marie tient l'enfant Jésus dans les bras (fig. 22). Un trou percé à la partie supérieure de l'enseigne permet de l'accrocher au vêtement. Une Vierge comparable à celle-ci a été décrite par Forgeais⁴⁴ qui sans pouvoir l'affirmer la considère comme représentant Notre-Dame de Liesse.

Deux Vierges font partie des collections du Musée de Rouen. La première est assise (fig. 23) et n'est pas sans faire penser à celle de la collection Bossard. Elle serre la main droite sur une branche de lys. De sa main gauche, elle maintient l'enfant qui se tient debout, vêtu d'une longue robe à plis, en tenant la croix. Là encore, autour de la Vierge Souveraine, sont placés symétriquement de part et d'autre deux anges porteurs de cierges qui acclament le fils de Dieu.

L'autre Vierge, debout, tient un lys de la main droite, et l'enfant Jésus est assis sur sa main gauche (fig. 24). Elle porte une couronne, très en arrière de la tête et elle est nimbée. A ses pieds, en intercesseur, un personnage agenouillé, peut-être un pèlerin, tient un cierge. De l'autre côté se déploie la chemise de la Mère du Christ qui permet de penser que l'enseigne se rapporte à la ville de Chartres où se trouve cette précieuse relique⁴⁵. Sur la plaque, inscrite dans un cadre rectangulaire aux angles abattus, se développe une décoration de feuilles et de glands de chêne. Cette composition bucolique d'une Madone debout au milieu des branches est particulièrement séduisante. Elle offre en outre l'intérêt d'être extrêmement rare puisque les autres figures de Notre-Dame de Chartres la représentent assise. On peut les voir à Paris, au Musée de Cluny et au Musée de Chartres, mais leur aspect est tout différent. Illustrées recto-verso, elles portent d'un côté l'image de la Vierge et de l'autre celle de sa chemisette bien connue. Elles ont déjà fait l'objet de publications⁴⁶. Leur style est un peu lourd, voire artisanal, alors que notre plaque ajourée est au contraire très remarquable par ses qualités de finesse. On se demande quel prototype a pu inspirer l'auteur d'une œuvre si élégamment conçue.

Cette sélection, dûe au hasard des découvertes ne permet malheureusement pas d'avoir une idée d'ensemble des principaux lieux de culte normands à la fin du moyen âge. Ainsi, il paraît étonnant de ne

rien trouver qui rappelle Saint-Ouen de Rouen dont on connaît le rayonnement et la popularité dans la région.

Pourtant, la publication des différents objets que nous venons d'examiner⁴⁷ permettra peut-être à certains spécialistes de faire de nouveaux rapprochements et de promouvoir la recherche dans un domaine un peu délaissé par les archéologues depuis les dernières décennies.

TABLE DES FIGURES

		Hauteur	Largeur	
		en mm		
1	Ste Austreberthe	44	25	Musée de Rouen
2	id.	50	33	»
3	Ste Barbe	60	32	»
4	Ste Catherine	47	22	Coll. Bossard à Lucerne
5	id.	74	33	»
6	id.	80	42	Musée de Rouen
7	id.	48	30	»
8	St Christophe	32	25	»
9	St Eloi	50	45	Coll. Bossard à Lucerne
10	St Eustache	45	35	»
11	id.	40	29	Musée de Rouen
12	St Georges	40	40	Coll. Bossard à Lucerne
13	Sts Gorgon et Dorothee	40	35	»
14	St Jean Baptiste	35	20	»
15	St Laurent	55	20	Musée de Rouen
16	Ste Marguerite	45	28	Coll. Bossard à Lucerne
17	St Michel	70	62	Musée de Rouen
18	St Nicolas	55	32	Coll. Bossard à Lucerne
19	Vierge à l'enfant	60	22	»
20	id.	73	40	»
21	N. D. de Boulogne	37	34	»
22	Vierge à l'enfant	27	27	»
23	id.	51	40	Musée de Rouen
24	Vierge de Chartres	42	34	»

NOTES

- 1 DIDRON (E.), *Annales archéologiques*, t. XXI, 1861, p. 368.
- 2 GRESY (E.), *Notice sur quelques enseignes et médailles en plomb trouvées à Paris dans la Seine*, dans *Mémoires de la Société des Antiquaires de France*, t. V, 1862 p. 119 ; *The catholic encyclopedia*, t. XII, 1911, p. 97.
- 3 FORGEAIS (A.), *Notice sur des plombs historiés trouvés dans la Seine*, Paris, 1858-1874, 6 vol.
- 4 MALE (E.), *L'art religieux du XIII^e siècle en France*, Paris, 1925, p. 295.
- 5 LECLERCO (H.), *Dictionnaire d'archéologie chrétienne*, Paris, t. XI (I), col. 459.
- 6 VERNIER (J.-J.), *Musée des Antiquités de la Seine Inférieure, Guide du Visiteur*, Rouen, 1923, pp. 74-75, fig. 80.
- 7 Procès-verbal du 22 mars 1883, dans *Bulletin de la Commission des Antiquités de la Seine Inférieure*, 1882-85, t. VI, p. 212.
- 8 DANICOURT (A.), *Sur les enseignes et médailles d'étain ou de plomb trouvées en Picardie*, Abbeville, 1886, p. 5.
- 9 GRABAR (A.), *Les ampoules de terre sainte*, Paris, 1958, p. 64.
- 10 ARMAND-CALLIAT (L.), *La défroque d'un pèlerin de Saint-Jacques*, dans *Bulletin historique du diocèse de Lyon*, 1924, pp. 219-228 ; VINDRY (G.), Fouilles et travaux à N. D. du Brusç près de Grasse (A. M.), dans *Bulletin de la Société nationale des Antiquaires de France*, 1964, p. 99 ; LAMY-LASSALLE (C.), *Quelques enseignes de plomb inédites dans Bulletin de la Société nationale des Antiquaires de France*, 1967, p. 282.
- 11 MAXE-WERLY, *Moules d'enseignes de pèlerinage*, dans *Bulletin de la Société des Antiquaires de France*, 1885, p. 196 ; FORGEAIS, *op. cit.*, t. I, p. 7.
- 12 BOILEAU (E.), *Livre des Métiers*, Paris, éd. Depping, MDCCCXXXVII, titre XIV.
- 13 SAUVAL (H.), *Histoire et recherches des antiquités de la Ville de Paris*, Paris, 1724, d'après Forgeais, *op. cit.*, t. II, p. 75.
- 14 On retrouve des enseignes coulées dans le même moule en différents endroits : celle de Saint-Maur-des-Fossés au Musée de Cluny, publiée par FORGEAIS, *op. cit.*, t. II, p. 120, et à Carthage, publiée par POLET, *Insigne de pèlerinage ... Musée Lavigerie à Carthage dans Le Vieux-Saint-Maur*, 1953, n° 14, p. 224. Celle de Saint-Mathurin de Larchant, au Musée de Cluny, publiée par FORGEAIS, *op. cit.*, t. II, p. 106, et à Angers, publiée par GODARD-FAULTRIER, *Enseigne de pèlerinage dans Le Magasin pittoresque*, 1874, t. 42, p. 384, etc.
- 15 Nous avons déjà cité ces textes et nous n'y reviendrons pas. Voir *Ensignes de pèlerinage du Mont Saint-Michel* dans *Millénaire monastique du Mont Saint-Michel*, t. III, chap. XIII.
- 16 Notre étude s'appuie, la chose va de soi, sur les ouvrages de fond que sont *La Vie des Saints et des Bienheureux*, publiée par les Bénédictins de Sainte-Marie, *L'art religieux du XIII^e siècle en France et L'art religieux à la fin du moyen âge en France*, d'Emile MALE ; *Le calendrier parisien à la fin du moyen âge* de Paul PERDRIZET ; *L'Iconographie des Saints* de Louis REAU ; et *La Légende dorée* de Jacques de VORAGINE. Ce dernier ouvrage nous a été particulièrement précieux puisqu'il s'agit là d'une œuvre dont la popularité fut si grande du XIII^e au XVI^e siècle.
- 17 MEUNIER (Abbé), *Sainte Austreberthe de Marcomne, abbesse de Pavilly*, Arras, 1888.
- 18 BEAUREPAIRE (Ch. de), *Prieuré de Sainte-Austreberthe de Pavilly* dans *Nouveau recueil de notes historiques et archéologiques*, Rouen, 1888, p. 226.
- 19 RODIERE (R.), *Les corps saints de Montreuil*, Paris, 1901, p. 159.
- 20 FORGEAIS, *op. cit.*, t. IV, p. 232.
- 21 POMMERAYE (Dom), *Histoire ecclésiastique de l'abbaye royale de Saint-Ouen de Rouen par un religieux de la Congrégation de Saint-Maur*, Rouen, 1664, chap. V, p. 356.

- 22 FAUROUX (M.), *Recueil des actes des ducs de Normandie dans Mémoires de la Société des Antiquaires de Normandie*, t. XXXVI, 1961, p. 220, n° 81.
- 23 FOURE (Abbé), *Le prieuré Saint-Michel du Mont Sainte-Catherine près Rouen dans Millénaire monastique du Mont*, t. III, chap. XVI.
- 24 FORGEAIS, *op. cit.*, t. IV, p. 157.
- 25 COCHET (Abbé J.-B.-D.), *Répertoire archéologique du département de la Seine Inférieure*, Paris, 1871, p. 187.
- 26 FLEURY (Ed.), *Enseigne de plomb trouvée dans la Vesle à Braine dans Bulletin de la Société Académique de Laon*, t. XI, 1861, p. 78. Pour l'auteur, étant donné la qualité du travail, il s'agirait d'un plomb ayant appartenu à la corporation des orfèvres. Voir aussi FORGEAIS, *op. cit.*, t. II, p. 171 et t. VI, p. 132.
- 27 COUTIL (Abbé), *La chapelle Saint-Eloi de Nassandres dans Recueil des travaux de la Société libre d'Agriculture, Sciences, Arts et Belles Lettres de l'Eure*, t. V, 1917, p. 220.
- 28 COUTIL, *op. cit.*, p. 239.
- 29 LAMY-LASSALLE (C.), *Bulletin de la Société nationale des Antiquaires de France*, 1967, p. 282.
- 30 Chap. X (2). TRIGAN (A.), *Histoire ecclésiastique de la province de Normandie par un docteur de Sorbonne*, Caen, 1759, t. II, p. 41.
LOHIER et LAPORTE (Dom F. et P.), *Gesta Sanctorum Patrum Fontanellensis coenobi*, Paris, 1936, p. 72.
- 31 GUIART (J.), *Le pèlerinage de Saint-Gorgon dans Le Fureteur*, 1944, p. 156.
- 32 FORGEAIS, *op. cit.*, t. II, pp. 90-93.
- 33 Nous tenons cette information de M. Bailly qui a bien voulu rectifier l'erreur commise par l'abbé Cochet, *op. cit.*, p. 219.
- 34 FORGEAIS, *op. cit.*, t. I, p. 115.
- 35 TOUSSAINT-DUPLESSIS, *Description géographique et historique de la Haute-Normandie*, Paris, 1740, t. II, p. 143.
- 36 COCHET, *op. cit.*, p. 295. A Sainte-Marguerite-de-Caprimont, en Seine-Maritime, en 1698, Mgr. Colbert, archevêque de Rouen, interdit de se servir des reliques pour les femmes enceintes et les fait déposer à la sacristie (Arch. dep. G. 732).
- 37 LAMY-LASSALLE (C.), *Bulletin de la Société nationale des Antiquaires de France*, 1964, p. 64. *Les enseignes de pèlerinage du Mont Saint-Michel dans Millénaire monastique du Mont Saint-Michel*, t. III, 1968, chap. XIII.
- 38 BEAUREPAIRE, *op. cit.*, 1888, pp. 1-14.
- 39 FAUROUX, *op. cit.*, p. 172, n° 53.
- 40 MUSSET (L.), *Recherches sur les pèlerins et les pèlerinages en Normandie jusqu'à la première croisade dans Annales de Normandie*, 1962, p. 134. *Pèlerins et pèlerinages en Avranchin dans Revue de l'Avranchin et du pays de Granville*, t. XIX, mars 1962, p. 223, note 26.
- 41 L'inscription ROGERMAS C reste encore pour nous assez mystérieuse. FORGEAIS, *op. cit.*, t. VI, p. 250.
- 42 GUERY (Abbé), *Origines du culte de saint Nicolas en Normandie dans Revue catholique de Normandie*, 1922, p. 65.
- 43 BEAUREPAIRE, *op. cit.*, 1888, *La chapelle Saint-Nicolas dans la Cathédrale de Rouen*, p. 388. Voir aussi : MEISEN (K.), *Nikolaskult und Nikolasbrauch im Abendlande*, Düsseldorf, 1931.
- 44 FORGEAIS, *op. cit.*, t. II, p. 45.
- 45 DELAPORTE (Y.), *Le voile de Notre-Dame dans La voix de Notre-Dame de Chartres*, février, mars, avril, mai 1926.
- 46 LECOQ (A.), *Recherches sur les enseignes de pèlerinage et les chemisettes de N. D. de Chartres dans Mémoires de la Société archéologique d'Eure et Loir*, t. VI, 1876, pp. 193-242.
VAULTIER (R.), *Les enseignes de pèlerinage de Notre-Dame de Chartres dans Sanctuaires et pèlerinages*, t. XII, déc. 1958, pp. 40-45.
- 47 Ces plombs n'ayant pas encore été étudiés, il va de soi que nous assumons la responsabilité de nos identifications et sommes tout à fait disposés à les discuter dans le cas où elles prêteraient à controverse.

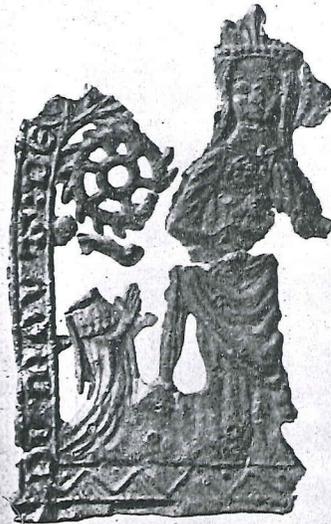




5



6



7



8



9



11



10



12



13



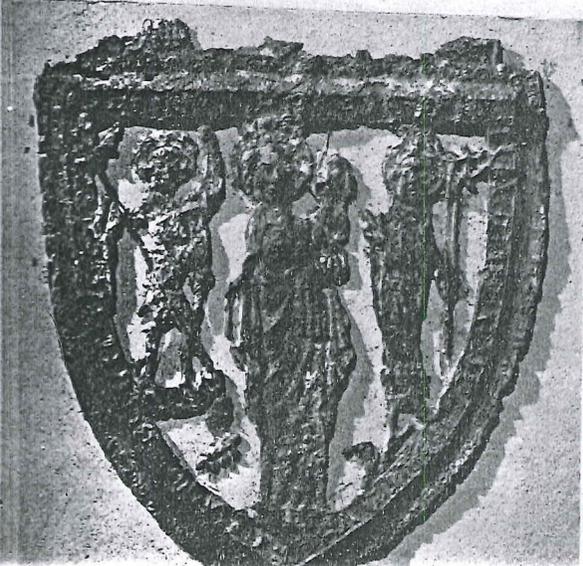
14



15



16



18



21



19



22



20



23

